



Charles Pépin
**Un homme libre
peut-il croire
en Dieu ?**

Les Éditions de l'Opportun

Éditeur : Stéphane Chabenat
Directeur de collection : Olivier Dhilly
Suivi éditorial : Clotilde Alaguillaume
Conception graphique : Emmanuelle Noël
Conception couverture : Rémi Pépin

Les Éditions de **l'Opportun**
16, rue Dupetit Thouars
75003 PARIS

www.editionsopportun.com



Charles Pépin

Un homme libre peut-il croire en Dieu ?



Sommaire



Un homme libre peut-il croire en Dieu ? 7

La liberté de croire en Dieu 13

L'athéisme comme condition
de la liberté totale 30

La liberté fut inventée avec la foi..... 42

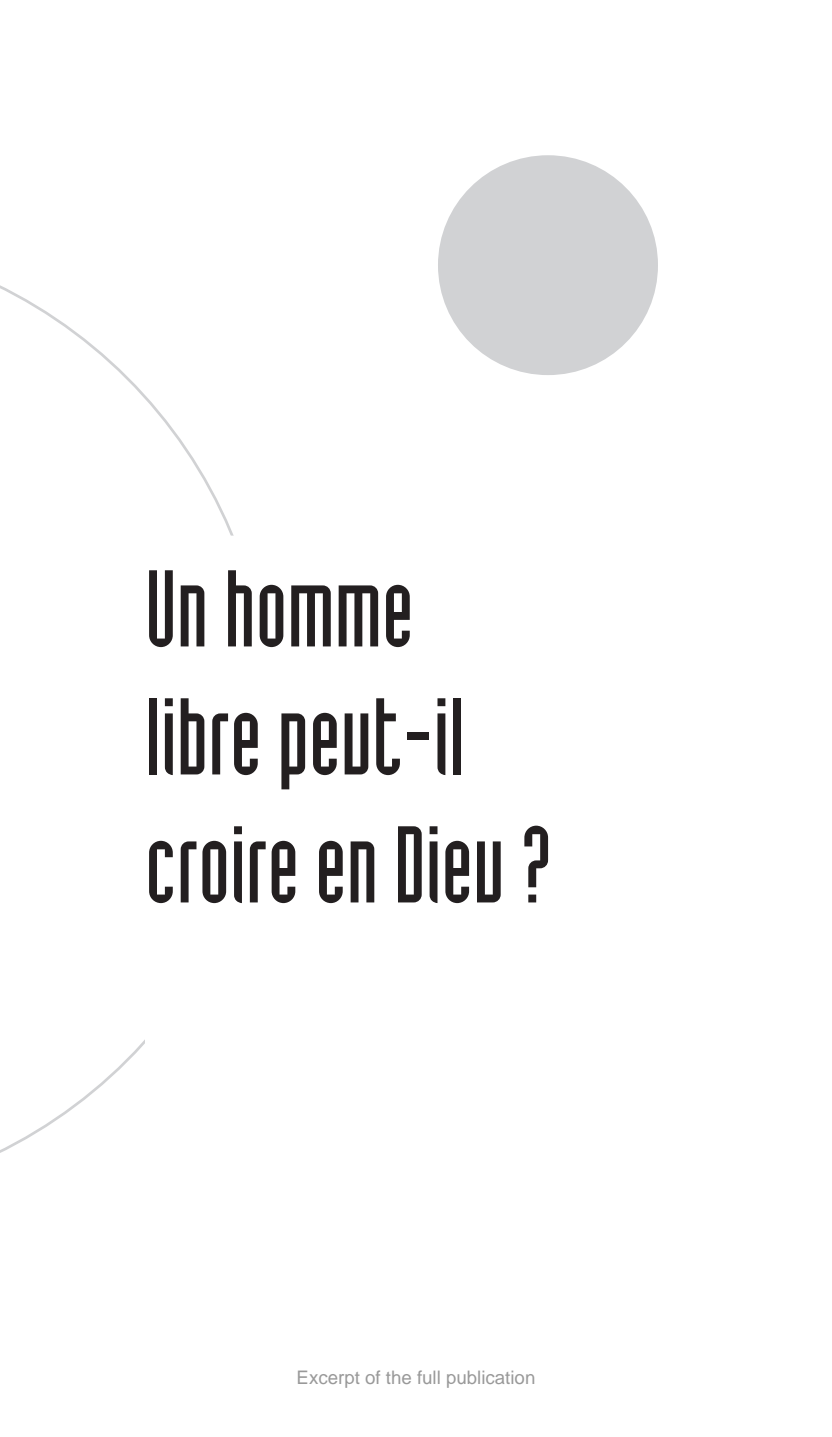
Qu'en disent les philosophes ? 53

Kant..... 55

Sartre..... 68

Vatimmo..... 76





Un homme libre peut-il croire en Dieu ?

Sous Staline, il fut longtemps interdit de croire en Dieu – interdit, en tout cas, de pratiquer la religion chrétienne, de se rendre à l'église ou de se déclarer croyant. Des années après, on a pu constater que la foi des Soviétiques n'avait en rien été entamée par cet interdit, qu'elle avait survécu, tel un feu intérieur, pendant des décennies, jusqu'à la chute du régime stalinien. On vit alors les Soviétiques manifester enfin publiquement leur ferveur. Il semble que l'on ne puisse forcer les hommes ni à ne plus croire en Dieu, ni à y croire. On peut les forcer à se déclarer croyants ou athées, à manifester des signes extérieurs de foi ou d'athéisme, à s'agenouiller ou à blasphémer, mais on ne peut forcer ce qui se joue au cœur de l'intériorité humaine : dans le secret de son cœur, l'homme est libre de croire, ou non, en Dieu ; il y a de la liberté dans la foi.

Si l'on entend « croire » en Dieu comme l'adhésion subjective à l'existence non démontrée

d'un Être Infini, il faut bien que l'homme soit libre pour qu'il puisse croire en Dieu. Si l'existence de Dieu était démontrée, « croire » en Dieu n'aurait aucun sens : Dieu serait l'objet d'un savoir. Son existence restant à prouver, croire en Dieu ne peut relever que d'une croyance, et donc d'une forme de liberté. Rien ne force l'homme à croire en Dieu : ni la puissance politique arbitraire, ni la puissance scientifique d'un savoir démontré.

Pourtant, d'un point de vue sociologique, cette complicité entre la foi et la liberté pose un problème : les hommes ont, dans leur écrasante majorité, la religion de leurs parents, de leur milieu social, de leur pays ; ils semblent conditionnés dans leur foi. C'est le premier problème que pose le sujet : la foi semble manifester une liberté du point de vue de l'intériorité du croyant mais, d'un point de vue extérieur, celui des conditions objectives de l'émergence de la foi, elle semble moins libre que déterminée.

Le second problème que pose cette complicité de la foi et de la liberté touche la notion de choix. La liberté humaine est souvent entendue comme liberté de choix : le libre arbitre, chez Descartes, renvoie à la capacité d'une conscience d'arbitrer entre différents désirs, d'en choisir, en raison, un plutôt qu'un autre. Or, on peut penser que la

liberté de choix de l'homme est plus grande en l'absence de foi. En l'absence de Dieu, j'ai une liberté totale de choisir ceci ou cela, de m'inventer comme ceci ou cela, ce qui me serait interdit si Dieu m'avait d'abord inventé, voulu conforme à une essence. Un homme libre devrait alors être athée...

Mais cette affirmation se heurte immédiatement à son contraire : pour que l'homme soit totalement libre, il faut aussi qu'il ait la *possibilité* de croire en Dieu – que son champ du possible reste ouvert au maximum. C'est un des paradoxes du sujet : un homme libre doit pouvoir croire en Dieu, mais dès lors qu'il y croit, que son existence a en conséquence un sens voulu par Dieu, alors il cesse d'être cet homme totalement libre. Si la foi n'a de sens que pour un être libre, elle risque néanmoins de menacer sa liberté – de menacer cela même qui l'a rendue possible. La question n'est ainsi pas simplement « l'homme est-il libre de croire en Dieu », mais bien « un homme libre *peut-il* croire en Dieu ? », ce qui peut s'entendre de deux façons : un homme libre a-t-il la possibilité de croire en Dieu ? Mais aussi : est-il possible de rester un homme libre tout en croyant en Dieu ?

Réfléchir à « Dieu » n'est pas une réflexion comme les autres : croyant ou pas, impossible de nier que l'objet Dieu n'est pas un objet comme les autres. Difficile d'affirmer que l'on choisit de croire en Dieu plutôt que de ne pas y croire, comme on choisit un croissant plutôt qu'un pain au chocolat. L'homme qui croit en Dieu n'est-il pas davantage choisi par sa foi que le contraire ? N'est-ce pas d'ailleurs la beauté de la foi qu'elle ne résulte pas simplement de la logique d'un choix éclairé, qu'elle soit une illumination non choisie plutôt qu'un engagement rationnel ? Nous pourrions ainsi reformuler notre paradoxe : si la foi manifeste de la liberté, elle ne manifeste pas pour autant une simple liberté de choix rationnel. Mais de quelle liberté parle-t-on alors ? Il nous faudra réfléchir à ce que peut bien être « un homme libre », saisir la chance de ce libellé paradoxal, de ce rapprochement de la liberté humaine et de la croyance en Dieu, pour essayer d'approcher un peu, s'il existe, le visage « d'un homme libre ».

Nous nous demanderons si la liberté est la condition de la foi, voire si ce n'est pas la foi qui fait de l'homme « un homme libre » ou si, au contraire, l'athéisme n'est pas la véritable condition de ma pleine liberté : il faudrait alors cesser

de croire en Dieu pour pouvoir enfin conquérir sa liberté.

La grandeur de la raison humaine, et de la philosophie, tient souvent à la nature des objets qu'elle choisit d'examiner : Dieu, la folie, la bêtise, le sens de l'Histoire, le Mal... tant d'objets qui risquent par définition de lui échapper. C'est bien le courage de la raison, et le métier du philosophe : se confronter à ce qui lui résiste. C'est aussi la chance de notre question : confronter le visage d'un homme libre à la figure de Dieu, en espérant qu'ainsi il nous apparaisse un peu plus distinctement qu'avant.

La liberté de croire en Dieu

Croire en Dieu n'a de sens que pour un être libre

Croire – croire en Dieu, croire en des lendemains qui chantent, croire en la femme idéale... –, c'est accorder du crédit à un objet dont la réalité est hypothétique. On peut avoir « des raisons » d'y croire, de pencher de ce côté plutôt que d'un autre, la croyance n'en est pas pour autant rationnelle. C'est ce qui la distingue du savoir. Et c'est en ce sens qu'elle est libre : libre, par définition, en ce qu'elle se distingue de ce savoir démontré

qu'il est justement impossible, sauf à avoir perdu la raison, de nier. Comme la réalité de l'objet de la croyance n'est pas démontrée, il est possible d'y croire comme de ne pas y croire : c'est là, précisément, notre liberté.

Nous pourrions même penser que lorsque nous croyons en Dieu, notre liberté est encore plus convoquée que lorsque nous croyons en des lendemains qui chantent, ou en une femme idéale. Nous savons en effet qu'il y aura des lendemains, et nous connaissons des oiseaux qui chantent : l'existence de « lendemains qui chantent » est bien moins hypothétique que celle de Dieu ; nous avons plus de « raisons » d'y croire. De même une femme parfaite : nous connaissons des femmes, saisissons le concept de perfection, alors pourquoi pas une « femme parfaite » ? L'objet « Dieu » n'est pas un objet comme les autres : il ne vient pas de l'association, même osée, de différents éléments connus et, à ce titre, c'est comme si nous avions moins de « raisons » d'y croire. Mais c'est dire aussi que nous sommes encore plus « libres » d'y croire.

Voilà qui nous permet d'inverser l'argument souvent opposé aux croyants : comment pouvez-vous croire en un Dieu omniscient et omnipotent lorsque vous observez la misère du monde, le

mal partout à l'œuvre ? Comment pouvez-vous y discerner des raisons de croire en Dieu ? Il y a en effet peu de « raisons » d'y croire, répond ici le croyant, et c'est pourquoi ma croyance est vraiment libre : je penche de ce côté sans qu'il y ait vraiment de raisons à cela. La raison, si peu raisonnable, si peu rationnelle, c'est ma liberté ; la raison, c'est qu'il n'y en a pas. Nous ne savons pas encore si « un homme libre » peut croire en Dieu, mais nous ne pouvons nier qu'il y a de la liberté dans la foi.

S'il faut donc distinguer la croyance du savoir, il faut aussi la distinguer de la pratique. On peut forcer un homme à se lever au signal, on peut dresser un corps, programmer un avant-bras à réagir par un signe de croix, on ne peut forcer un cœur à croire. Même si un individu a reçu une éducation religieuse très stricte, il ne peut croire – si bien sûr on accorde à ce verbe son véritable sens – qu'à la condition d'avoir fait ce que nous pourrions appeler *un pas de plus*. Tout, peut-être, le déterminait à être croyant comme ses parents ou ses grands-parents, mais s'il y croit vraiment, c'est qu'il a ajouté à ce « tout » quelque chose de plus : sa liberté d'y croire. S'il y croit, c'est qu'il s'est arrêté un instant, qu'il a douté, qu'il

s'est senti libre et a fait ce pas de plus : le pas de la croyance.

On objectera que beaucoup croient sans avoir jamais douté, qu'ils croient avec la foi du charbonnier en ce Dieu dont on leur a parlé toute leur enfance sans avoir jamais fait ce pas de plus, qui ici fonde la croyance dans la liberté. Mais nous pourrions répondre que ces êtres-là, au fond, ne croient pas en Dieu. D'une certaine manière, ils « savent » que Dieu existe. Il ne le savent certes pas d'un savoir scientifique, mais ils le savent d'une certitude subjective. Au sens propre, s'ils sont sûrs de l'existence de Dieu, c'est qu'ils n'y croient pas, dès lors qu'en effet on définit la croyance comme le crédit accordé à un objet dont la réalité est hypothétique.

On pourrait peut-être nommer « foi absolue » cet état, et le distinguer alors de la croyance en Dieu. L'absence de doute en eux révélerait l'absence de leur liberté. Croire en Dieu, à l'inverse, n'aurait de sens que pour un homme libre. Et cette croyance ne pourrait en aucun cas n'être qu'un produit d'une éducation : elle serait toujours, d'une manière ou d'une autre, ce « quelque chose de plus ».

« Laisser un espace à la croyance », laisser un espace à la liberté.

Affirmer que Dieu ne fait pas partie du champ du savoir, c'est précisément ce qui fonde la démarche de Kant dans la *Critique de la raison pure*. Ce livre majeur est d'abord une réponse à tous ceux – saint Anselme, Descartes... – qui prétendirent apporter des preuves rationnelles de l'existence de Dieu. Kant y pose qu'un savoir scientifique doit remplir deux conditions : que l'objet dont on parle puisse se rencontrer dans l'expérience, et que nous disposions dans notre entendement d'une catégorie pour le penser. Le projet kantien est de limiter le champ de ce que nous pouvons connaître : nous ne pouvons connaître que ce que nos facultés de connaissance (perception et entendement) nous permettent de connaître. Dieu, bien sûr, ne fait pas partie du champ de ce que nous pouvons connaître.

En revanche, nous pouvons y croire : il nous « est permis de l'espérer ». On comprend mieux le célèbre mot de Kant : « Je n'ai limité le champ du savoir que pour laisser un espace à la croyance », reçu si scandaleusement en un siècle des Lumières qui voulait croire en un progrès de la raison balayant toutes les croyances, tous les obscurantismes. Limiter le champ du savoir, c'est limiter le champ de ce qui est démontré, de ce que nous ne pouvons qu'accepter. Laisser un espace

à la croyance, c'est laisser un espace à la liberté humaine.

L'homme a ainsi une double existence. Par son corps, il appartient à la nature, au déterminisme, mais par sa raison, il se situe aussi dans le royaume de la liberté. Il y a dans sa raison des idées – c'est la manière dont Kant nomme les objets de la croyance – qui ne renvoient à aucune réalité dans l'expérience sensible, qui sont « *a priori* », et manifestent que l'homme refuse de s'en tenir au donné, au conditionné, à ce qui se rencontre dans l'expérience sensible.

C'est dans le rapport à ces trois idées de la raison – Dieu, le monde, le moi – que va se jouer sa liberté. Seul « un homme libre », en effet, peut croire en Dieu : s'il n'était pas libre, il resterait enfermé dans les limites de ce qu'il rencontre et expérimente, dans les limites de ce qu'il peut savoir. C'est par le fait qu'il soit capable d'avoir l'idée de Dieu qu'il manifeste son aspiration à l'illimité, à l'inconditionné. L'homme est capable de savoir, mais aussi de croire. Une vie complète se joue probablement dans le développement de ces deux relations au monde : il est beau de savoir, et il est beau de croire, mais à la condition de savoir que croire n'est pas savoir.

Croire en Dieu accroît notre liberté

Mais Kant va aller plus loin. Certes, le fait que nous ayons l'idée de Dieu manifeste de la liberté humaine, mais il y a mieux encore : cette idée de Dieu, si nous savons en faire un bon « usage », va pouvoir accroître notre liberté.

On trouve dans la *Critique de la raison pure* un étonnant rebondissement. Après avoir longuement démontré que Dieu n'était pas démontrable, que le projet même de preuve rationnelle de l'existence de Dieu trahissait autant l'exigence scientifique de rigueur que la beauté de la croyance libre, Kant affirme soudain que les savants qui ont le mieux compris le fonctionnement de la nature furent ceux... qui avaient en eux l'idée de Dieu ! Comment éclairer un tel paradoxe ? En comprenant qu'« avoir l'idée de Dieu » ne signifie pas « avoir la foi absolue ». Avoir la foi, ce serait être illuminé par la présence indubitable d'un Dieu tout-puissant. Avoir l'idée de Dieu, c'est se représenter le monde comme étant possiblement créé par un tel Dieu : c'est accorder du crédit à cette possibilité, sans jamais perdre de vue qu'il ne s'agit que d'une possibilité ; c'est y croire au sens propre.

Or, Kant remarque que les savants, parfaitement athées, qui refusaient totalement cette possibilité, en furent comme handicapés dans leur compréhension des lois universelles de la Nature. Ils étaient bombardés par la diversité infinie des phénomènes perçus, sans vision unificatrice, sans y repérer d'unité. Ils voyaient des couleurs et des formes, des volumes et des masses, quelque chose d'infiniment divers et luxuriant ; ils ne comprenaient rien. Ceux qui, en revanche, « avaient l'idée de Dieu », qui se représentaient cette diversité infinie comme ayant été possiblement créée par un Être omniscient, furent davantage capables de repérer de l'unité dans la diversité, de *voir* par exemple, entre la chute hésitante d'une feuille dans le vent et celle, lourde et droite, d'une pomme, la même force au travail. Ils furent libérés des limites de leur perception... par cette « idée » de Dieu.

Le génie de Kant, si moderne sur ce point, est d'avoir bien précisé que ce n'était pas la vérité de cette idée qui importait, mais son « utilité ». Peu importe que Dieu existe ou pas, le fait que je me représente son existence comme possible produit un effet régulateur sur ma connaissance du monde. Si je suis illuminé par une foi totale, indubitable, cette illumination risque d'annihi-

ler mes capacités rationnelles : je ne peux être savant. Mais si j'y crois, au sens de Kant, si je me représente comme possible que cette nature ait été créée par un Dieu tout-puissant, alors je vais me trouver éclairé dans ma quête scientifique : c'est l'« usage régulateur de l'idée de la raison », ici l'idée de Dieu – l'usage régulateur de la croyance.

Kant distingue cet « usage régulateur » de l'« usage dogmatique » : chez le dogmatique, l'idée de Dieu est alors confondue avec sa réalité, le « croire » est confondu avec le « savoir » et c'est alors que, voulant démontrer l'existence de Dieu, il échoue à démontrer quoi que ce soit dans un échec symétrique à celui des athées militants. Aux premiers, éblouis par la foi, il manque la foi en la raison. Aux seconds, qui ne jurent que par la raison démonstrative, il manque l'idée régulatrice de Dieu. Les savants parfaitement athées restent enfermés dans un rapport au monde restreint aux limites de ce qui est observable, analysable : il leur manque l'ouverture des possibles que permet l'idée de Dieu.

Ceux qui, ayant l'idée de Dieu, savent en faire un usage régulateur et non dogmatique, se trouvent alors libérés des limites du donné : c'est leur liberté même de savoir qui s'en trouve agrandie.

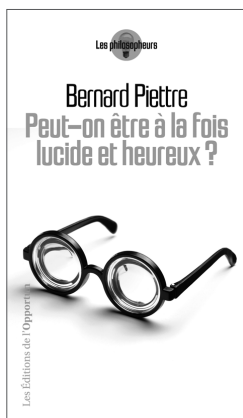
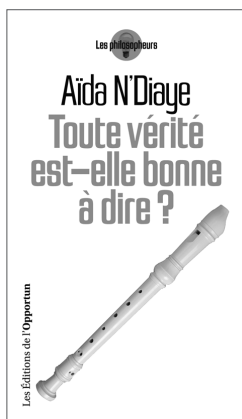
Parce qu'ils savent croire *et* savoir, parce qu'ils savent que croire n'est pas savoir, ils font de leur croyance un combustible pour leur science. « Je n'ai limité le champ du savoir, écrit en effet Kant, que pour laisser un espace à la croyance. » On comprend mieux maintenant : c'est cette croyance qui donne des ailes au savoir, qui le *régule*. Croire en Dieu rend alors l'homme plus libre : l'idée de Dieu comme possible élargit le champ du possible de la science.

Avec Dieu, tout est permis pour la pensée

C'est une constante de la réflexion philosophique sur l'idée de Dieu : elle permet à l'esprit humain de dépasser ses limites. Sans l'idée de Dieu, s'y autoriserait-il ? Peut-être qu'aucun objet n'a été si libérateur pour la pensée philosophique que l'objet « Dieu », qu'il a rendu possible, plus qu'aucun autre, de penser au-delà des limites de la représentation habituelle.

C'est une thèse que défend Gilles Deleuze dans un célèbre cours donné à Vincennes en 1980. Il y développe une analogie entre le rôle de « Dieu » dans la peinture et son usage dans la philosophie. Évoquant ainsi notamment Le Greco, il écrit : « C'est vrai qu'il y a des contraintes de l'Église

Dans la même collection



Imprimé en Europe
ISBN : 978 2 3 6075 0 825
Dépôt légal : à parution

Excerpt of the full publication